

visé en quatre parties bien distinctes. La première intitulée « *The Occasion* » situe la *Cena* en commençant par rappeler très brièvement la vie tourmentée de Bruno, puis elle précise les circonstances qui ont conduit Bruno à présenter et à défendre sa nouvelle philosophie au cours de ce souper qui eut lieu le mercredi des cendres, le 14 février 1584, à la suite de l'invitation lancée par Fulke Greville à la cour de Whitehall en présence d'universitaires aristotéliens d'Oxford. La deuxième partie, qui porte sur le « cadre narratif », analyse d'une part ce que Bruno emprunte ou rejette dans la forme du *symposium* platonicien et d'autre part certaines connotations propres aux « cendres » au sein du christianisme. La troisième partie est consacrée aux spéculations cosmologiques de Bruno sur l'infinité de l'univers et des mondes. En pénétrant davantage dans le contenu des problèmes que soulève cette question, Mme Gatti fait d'utiles incursions dans l'histoire de l'astronomie et de l'optique, mais, en voulant faire un raccourci saisissant à propos de la cosmologie de Bruno, il lui arrive de parler d'un « impetus interne thermodynamique » (p. xxxiii), ce qui est un anachronisme à éviter. Enfin, la quatrième et dernière partie revient de façon particulièrement approfondie sur « les mouvements de la Terre » chez Bruno (lecteur et critique de Copernic), ce qui est une question difficile parce que le texte du philosophe italien est parfois obscur et trop allusif. M^{me} Gatti présente, entre autres, les découvertes de Pietro Omodeo sur les quatre mouvements de la Terre qui figurent dans *La Cena*, mais elle ne suit pas totalement son interprétation et propose aussi des hypothèses intéressantes en se référant aux développements du *De immenso* que Bruno publia en 1591. Comme on peut le constater, voilà une nouvelle publication de M^{me} Hilary Gatti qui constitue à la fois une excellente introduction à la cosmologie et à la philosophie de Giordano Bruno, mais aussi une nouvelle approche qui intéressera les spécialistes du philosophe de Nola.

En dernier lieu, si l'on regarde de très près cette traduction, on constate qu'elle est toujours élégante, concise et agréable à lire, mais qu'elle est davantage littéraire que littérale. Cela est dû au fait que l'italien de Bruno est parfois un peu abrupt et que le souci de rendre les moindres nuances alourdirait considérablement la traduction. Ce souci de lisibilité n'interdit pas de se reporter à l'original italien afin de comprendre les choix de la traductrice qui est elle-même totalement bilingue et spécialiste de Bruno. Cette édition de la *Cena* mérite donc assurément d'être recommandée pour sa qualité.

JEAN SEIDENGART
Université Paris Ouest-Nanterre

BLAY (Michel), *Relire « Des révolutions des orbés célestes » de Nicolas Copernic*. – Paris ; Pékin ; Philadelphie : Nuvis éditions, 2017. – 150 p. – (Adverso fulmine). – 1 vol. broché de 15,5 × 24 cm. – 25,00 €. – isbn 978-2-36367-083-0.

Cet ouvrage risque de prêter à confusion, voire à déception, si on n'est pas instruit du véritable objectif, nullement transparent, de son auteur. À lire son titre, on pourrait raisonnablement croire que son ambition consiste à nous permettre de « relire » la partie la plus lisible du *De revolutionibus* de Copernic. Vont dans ce sens le fait que le texte initial de Michel Blay est présenté comme une « présentation » et que le texte de Copernic, désormais présenté, occupe rien de moins que les deux tiers du volume. Mais si tel avait été l'objectif véritable de l'auteur, nous ne doutons pas qu'il aurait eu soin de nous four-

nir, de cet extrait de l'œuvre copernicienne, un texte latin et une traduction qui soient de meilleure qualité que ce qu'il nous offre, à savoir la reprise de la version initiale produite par Alexandre Koyré. Rappelons en effet que c'est en 1934 que le célèbre historien de la pensée scientifique publiait chez Alcan ce qui allait rester, durant plus de quatre-vingts ans, la seule traduction française digne de ce nom des pièces liminaires et des onze premiers chapitres du livre I du *De revolutionibus*. Enrichi d'une introduction et de commentaires, son livre proposait, en vis-à-vis, le texte original, donné d'après le manuscrit de l'œuvre (Thorn, 1873), ainsi que sa traduction française. En 1970, la Librairie Albert Blanchard mettait sur le marché un nouveau tirage anastatique de ce travail, en le complétant heureusement par une liste d'errata établie par Edward Rosen et comportant pas moins de 124 entrées. En 1998, l'éditeur Diderot rééditait l'ensemble du travail koyréen, mais sans fournir le texte latin et sans ni donner ni intégrer les corrections d'Ed. Rosen. Si, aujourd'hui, Michel Blay fournit (l'un derrière l'autre et non en vis-à-vis) le texte original et sa traduction par Koyré, les corrections d'Ed. Rosen ne sont toujours pas renseignées ni prises en compte : le lecteur qui voudra disposer d'un texte original fiable sera donc obligé d'intégrer lui-même, à partir de l'édition de 1970, les 94 corrections relatives au texte copernicien. À cette première raison qui nous convainc déjà que nous devons faire fausse route vient s'en ajouter une seconde : si l'objectif véritable de ce livre était bel et bien de mettre à la disposition des lecteurs néophytes les parties les plus célèbres du *De revolutionibus*, Michel Blay — profitant de la parution, en 2016 aux « Belles Lettres », d'une édition et d'une traduction française intégrales du texte de *De revolutionibus* lui-même (et non de son manuscrit) — aurait certainement délaissé cet ancien travail koyréen au profit de cette récente édition qui, par sa qualité, est appelée à faire désormais autorité.

Une deuxième hypothèse nous vient alors à l'esprit : si Michel Blay continue à recourir à l'édition de Koyré désormais inévitablement supplantée par celle des « Belles-Lettres » n'est-ce pas parce qu'il a voulu conserver la mémoire de ce travail koyréen, certes aujourd'hui dépassé, mais qui, quatre-vingts ans durant, a exercé une influence considérable, comme en atteste, par exemple, ses traductions en espagnol (Eudéba, 1965) et en italien (Torino, 1975)? Voilà qui serait assurément parfaitement légitime, mais dans ce cas, Michel Blay n'aurait pas manqué de rééditer ce travail dans son intégralité (avec l'introduction et les notes du célèbre historien) et de lui adjoindre une préface destinée à le contextualiser. Comme ce n'est pas le cas, tel ne doit pas être non plus l'objectif qu'il s'est fixé.

En réalité, loin d'être centré sur le texte de Copernic, loin de proposer une nouvelle édition du travail de Koyré, cet ouvrage — nous le comprenons enfin ! — trouve sa raison d'être dans le texte liminaire de Michel Blay et vise, par ce texte, à mettre à la disposition d'un plus large public la thèse que cet auteur a déjà énoncée dans ses précédents ouvrages (*Dieu, la nature et l'homme*, Armand Colin, 2013, et *Critique de l'histoire des sciences*, CNRS éditions, 2017). Aussi, les cent pages occupées par le texte et la traduction du *De revolutionibus* n'ont-elles plus que le statut d'annexe à ce que nous avons compris être l'essentiel.

Synthétisons donc cette thèse, mais sans la commenter (nous le ferons dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*). Alors que le cosmos est appréhendé, dans le monde aristotélico-médiéval, par deux approches souvent antagonistes, celle de la philosophe naturelle

soucieuse de dire la vérité et la beauté du monde et celle de l'astronomie désireuse de « sauver les phénomènes », des savants antérieurs à Copernic (à savoir Peurbach et Albert de Brudzewo) tentent de concilier ces deux points de vue, malgré un géocentrisme persistant qui, par sa dichotomie entre monde sublunaire et monde supralunaire, maintient une séparation ontologique entre le sensible, associé au monde terrestre, et l'intelligible, identifié avec le monde céleste. Ce désir de conciliation, d'obédience néoplatonicienne, ne suffit pourtant pas à rendre compte du geste par lequel l'astronome polonais fait voler en éclat cette antique dichotomie en plaçant la Terre dans le ciel. Aussi faut-il, pour comprendre le geste copernicien, recourir à une seconde influence : celle de la pensée chrétienne qui, non seulement, est particulièrement attentive à l'approche de la philosophie naturelle et à l'intelligible, puisque c'est, pour elle, une voie vers la reconnaissance d'un Dieu créateur, mais qui, en outre, est habituée à penser l'unité des contraires dans la mesure où c'est précisément ce qu'est venu opérer le Christ par son incarnation. Or que fait Copernic ? En considérant notre Terre comme parfaitement sphérique — ce qu'elle n'est évidemment pas ! —, il la soustrait à l'ordre du sensible pour l'associer à l'ordre intelligible du monde céleste, ce qui, d'ailleurs, le conduit à lui accorder un mouvement parfaitement circulaire de révolution. S'il peut ainsi allègrement réaliser ce qui était totalement impensable pour un penseur de l'Antiquité, à savoir mettre à bas l'opposition foncière entre mondes sensible et intelligible, c'est précisément parce que cette opposition avait déjà été ébranlée par l'incarnation du Christ. C'est toutefois avec la mécanisation et la mathématisation du monde opérée par Galilée, qui reviennent à traiter les cieux comme la Terre après que la Terre ait été rendue aux cieux, que s'instaure véritablement la vision du monde qui est encore la nôtre. À la question que porte en manchette ce livre, à savoir « Une révolution ou... un simple tournant ? », on comprend dès lors que Michel Blay opte résolument pour la première possibilité, étant bien entendu que ladite révolution a été opérée par Galilée et non par Copernic.

JEAN-FRANÇOIS STOFFEL
Haute école Louvain-en-Hainaut

MOTTANA (Annibale), *Galileo e « la bilancetta » : un momento fondamentale nella storia dell'idrostatica e del peso specifico*. – Firenze : Leo S. Olschki editore, 2017. – xvi, 207 p. – (Biblioteca di « Galilæana » ; 7). – 1 vol. broché de 17 × 24 cm. – 28,00 €. – isbn 978-88-222-6510-4.

Le bref traité de *La balance hydrostatique* fut écrit en 1586 quand Galilée n'avait pas encore 23 ans. Vincenzo Viviani, dans sa *Vita di Galileo*, raconte qu'après avoir suivi des cours de médecine, Galilée se tourna vers les mathématiques, guidé par Ostilio de Ricci, lui-même élève de Tartaglia. D'emblée, il fut séduit par les œuvres des mathématiciens grecs, en particulier par celle d'Archimède dont il médita les calculs sur *Les corps flottants* et *Les corps de même poids*. Pour mémoire, il suffit de transcrire les premiers mots de *La Bilancetta* : « On apprend couramment, quand on lit avec soin les livres des Anciens, qu'Archimède a décelé le vol commis par le joaillier, dans la couronne d'or de Hiéron »¹.

1. Traduction française de É. Namer (1964), Le traité de « La balance hydrostatique » de Galilée, *Revue d'histoire des sciences*, 17(4), 397-403 ; ici, p. 402.